

**ENTRETIEN : Patti Smith : "Ma curiosité est sans limite"
Par Igor Hansen-Love, *L'Express*, 22 novembre 2018**



Patti Smith, octobre 2018, à Paris. Mantovani GALLIMARD

A 72 ans, la chanteuse et poétesse américaine publie Dévotion, sa première œuvre de fiction. Interview d'un monument.

Tout compte fait, le monde se divise en deux catégories. Il y a Patti Smith. Et il y a tous les autres. Or, il faut le savoir, Patti Smith est meilleure que tous les autres. Indiscutablement. Aujourd'hui - ça tombe bien -, la chanteuse et poétesse new-yorkaise est installée dans l'un des salons de Gallimard, sa maison d'édition. Et - ça tombe bien aussi - tous les autres sont dehors. Recroquevillée dans un canapé, elle arbore sa dégaine de vieux chaman punk. Toute de noire vêtue, elle est auréolée d'une chevelure grise foisonnante. Elle a un rhume, "pas vraiment contagieux". Mais qu'importe.

Elle est ici pour défendre Dévotion, sa première œuvre de fiction, dans laquelle elle tente de percer les mystères de l'inspiration, mêlant habilement un beau conte tragique et les pages de son journal intime. Le texte est à son image : singulier, bizarre et charmant. Et, d'emblée, l'interview se transforme en conversation, car Patti Smith est intarissable. Des disques de Jimi Hendrix au destin de Simone Weil en passant par l'histoire passionnante de sa propre vie... Tout y passe. Cette grande dame, ne l'oublions pas, est l'auteure de Horses, l'un des plus grands disques de rock. Elle est aussi le témoin de la scène punk des années 1970, elle a partagé l'affiche avec Bob Dylan, elle a écrit un livre formidable, Just Kids... Alors on écoute. Et on prend du plaisir.

L'Express : Le début de votre livre se déroule ici-même, dans les locaux de Gallimard, chez votre éditeur. Faites-vous encore la différence entre la réalité et la fiction ?

Patti Smith : Je m'y perds un peu... Ce qui n'est pas désagréable ! Au départ, mon projet n'était pas de brouiller les pistes. J'ai choisi de décrire ce lieu pour me l'approprier parce que son histoire m'impressionne. Regardez les portraits des écrivains affichés aux murs : Yukio Mishima, Vladimir Nabokov, Albert Camus, Patrick Modiano, Marguerite Duras... Ce n'est pas rien ! A côté d'eux, je me sens toute petite.

Votre taille est plus que respectable.

Certes.

Vous vous sentez complexée ?

Non. Mais je sais que je ne serai jamais une grande intellectuelle.

Qu'entendez-vous par là ?

Je n'ai suivi aucun cursus universitaire. Je suis nulle en maths. Je ne sais pas jouer aux échecs. Et je n'ai aucune aptitude particulière pour les langues. Tout ce que je sais, je l'ai appris dans les livres ou au contact des gens, en les observant et en leur posant des questions.

Les autodidactes ont souvent un rapport plus personnel à la culture.

Parfois, c'est vrai.

Pourquoi avez-vous attendu d'avoir 71 ans avant d'écrire une œuvre de fiction ?

Il s'agit de mon premier texte de fiction publié. J'ai écrit plusieurs nouvelles et romans dans les années 1980. Mais rien de très convaincant. Cette fois, enfin, je suis fière du résultat.



Patti Smith, marraine du mouvement punk new-yorkais. Edward Mapplethorpe

Comment savez-vous qu'un texte est digne d'être publié ?

Quand je saute devant mon bureau comme un cabri en m'exclamant : "Mon Dieu, mais tu es un génie !" Ce qui m'arrive très rarement, rassurez-vous. L'écriture, telle que je la pratique, est un long processus de maturation. Je rédige une première version. Je la laisse reposer. Quelques semaines plus tard, je la reprends. Et ainsi de suite. Il me faut sans cesse couper, affiner, reformuler... Tout l'inverse de la façon dont je travaille ma musique. Sur scène, je peux faire des erreurs, il m'arrive de chanter faux et d'interrompre une chanson au milieu du refrain. Mais ce qui compte, c'est l'énergie partagée avec le public, l'euphorie, l'ambiance... Avec l'écriture, tout doit être parfait.

Comment est né le projet de *Dévotion* ?

Un jour, alors que j'étais en France dans un train qui me menait de Sète à Paris, j'ai écrit une nouvelle, celle qui figure dans l'ouvrage. Ensuite, quelques jours plus tard, j'ai constaté que de nombreux éléments au cœur de cette fiction figuraient déjà dans mon journal intime, sous une autre forme. Dans la nouvelle, par exemple, la protagoniste, Eugenia, est une patineuse artistique. En relisant mon journal, je me suis souvenue avoir regardé une compétition de patinage artistique, à la télévision, lors d'une insomnie. La réalité s'est infusée dans mon imagination. C'est pourquoi j'ai décidé de publier les pages du journal en amont de la nouvelle pour montrer comment est née l'inspiration.

Afin de la démystifier ?

Non. Afin de montrer les liens organiques qui unissent la réalité et la fiction. Le processus créatif n'en reste pas moins mystérieux.

Dans votre journal intime, vous décrivez longuement la France, que vous parcourez. Mais votre nouvelle a des allures de conte slave. Comment expliquez-vous ce déplacement ?

Par le plus grand des hasards, tout ce qui m'a marqué au moment de l'écriture de *Dévotion* venait d'Europe de l'Est. La patineuse qui a remporté la compétition que j'ai vue à la télévision était russe. Ensuite, je suis tombée sur un documentaire de Martti Helde, *Crosswind. La Croisée des vents*, sur la déportation des Estoniens dans les camps de travail soviétiques. Et, enfin, j'ai eu au téléphone, par le plus grand des hasards encore, un ami à moi, un Russe, qui m'a inspiré l'un des personnages de la nouvelle, Alexandre. Ceci dit, la France a joué un rôle indéniable dans l'écriture du texte : Simone Weil, que j'admire par-dessus tout, a servi de référence pour l'élaboration du personnage principal.

D'où vient votre tropisme pour la France ?

De ma plus tendre enfance. J'ai grandi dans un milieu très rural, à Pitman, une ville située dans le sud du New Jersey, au fin fond des États-Unis. A 1000 lieues de l'effervescence intellectuelle des cafés parisiens. Mais j'étais une enfant très romantique. J'avais envie d'ailleurs. Ado, je suis tombée sur *Orphée*, le film de Jean Cocteau. C'est comme si ce monde, immédiatement, m'appelait à lui. Plus tard, quand je vivais à New York, je me rendais régulièrement dans un cinéma d'art et d'essai. Pour 50 cents, on pouvait voir des longs-métrages européens non sous-titrés, toute la journée. C'était une drôle d'expérience. Vous imaginez les films de Jean-Luc Godard non sous-titrés ?



Robert Mapplethorpe et Patti Smith au Chelsea Hotel (New York), en 1969.DR

Ils ne sont pas forcément plus limpides.

Sûrement... Mais le constat est là : je me suis toujours sentie en décalage avec mon milieu et mon époque. Au XXe siècle, j'aurais tout donné pour vivre au XIXe siècle. Désormais, je donnerais tout pour revenir au XXe siècle. Mes amis ont l'habitude de se moquer de moi parce que je me recueille régulièrement sur la tombe des artistes que j'ai admirés. Le 20 octobre dernier, par exemple, je me suis rendue sur celle d'Arthur Rimbaud, à Charleville-Mézières. C'était le jour de son anniversaire. J'ai également rendu visite de nombreuses fois à Simone Weil et Sylvia Plath...

Vous leur parlez ?

Oui. Parfois je leur dis juste "hello", comme ça... Je les remercie d'avoir existé. Et d'avoir travaillé. Je passe un instant en compagnie de leur esprit. Je ne le vis pas comme une expérience morbide. Bien au contraire. J'en sors toujours vivifiée.

Ils vous aident à écrire ?

Parfois.

Qu'est-ce que bien écrire ?

C'est aller au plus simple et rester fidèle à soi-même.

A quel moment éprouvez-vous de la joie dans votre travail ?

A certains moments, les mots viennent tout seuls et j'éprouve une sorte de fièvre. C'est semblable à l'effet d'une drogue. C'est très agréable. D'autre fois, il m'arrive de comprendre certaines choses, sur le monde ou sur moi-même. Et je sais que je n'ai pas perdu mon temps. J'ai eu un rapport douloureux à l'écriture pendant des années. Je suis devenue écrivaine parce que mon ami et compagnon, le grand photographe Robert Mapplethorpe, m'a fait jurer sur son lit de mort de raconter notre histoire. J'ai tenu ma promesse. Le livre s'appelle *Just Kids*. Il m'a fallu dix ans pour en arriver à bout. Ce fut laborieux. Mais lorsque j'ai noté le point final, je savais écrire.

Comment faites-vous pour garder un esprit aussi éveillé à 71 ans ?

C'est comme ça. Ma curiosité est inassouissable. J'ai toujours envie de découvrir le nouveau grand livre, le nouveau grand film, le nouveau grand documentaire.

Et pourquoi ne dites-vous pas "le nouveau grand disque" ?

Vous mettez le doigt là où ça fait mal. Je suis restée bloquée en musique, c'est vrai. La plupart des artistes que j'ai vénérés, comme Jimi Hendrix ou John Coltrane, me rappellent des souvenirs très précis avec les gens que j'ai aimés. La plupart d'entre eux sont morts. Depuis, j'ai du mal à me replonger dans les disques que j'ai écoutés avec eux. C'est trop douloureux.

Et la musique actuelle ?

A quelques exceptions près, je n'aime pas la musique actuelle. Je la trouve bruyante et agressive.

Votre musique, dans les années 1970, était formidablement bruyante et agressive.

Oui, mais pas seulement. Nous explorions. Nous expérimentions. C'était autre chose.

Que vous reste-t-il à faire ?

Avant de mourir ?

Oui.

Écrire quelque chose d'aussi transcendant que *Les Aventures de Pinocchio*, de Carlo Collodi. Un vrai chef-d'œuvre.

Vous ne pensez pas avoir écrit de chef-d'œuvre ?

Pas encore non. Mais l'espoir fait vivre !

***Dévotion*, par Patti Smith, trad. de l'anglais par Nicolas Richard. Gallimard, 160 p., 14,50 €.**